

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON

1873

Année 1873

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGTIÈME

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

65, RUE DE LYON

MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE

1874

NOTICE
SUR
ANTOINE ÉCOFFET

PAR
M. E. MULSANT

Lue à la Société linnéenne de Lyon, le 11 novembre 1866.

Écoffet (Antoine-Louis-Eugène-François) était né en 1795 à Belfort (Haut-Rhin), où son père occupait un rang honorable dans le barreau de cette ville.

A peine âgé de seize ans, le jeune Antoine, séduit par les prestiges de la gloire, voulut s'engager dans les chasseurs à cheval. Son avancement y fut rapide; mais, obligé au bout de deux ans de revenir en congé de convalescence dans sa famille, il s'y trouvait encore lorsque, à la suite de la défection de quelques-uns de nos alliés et la perte de la bataille de Leipzig, nos troupes furent obligées de se replier sur notre territoire, bientôt envahi par les armées coalisées.

Le jeune Écoffet, quoique incomplètement rétabli, se mit à la disposition du général Wolff et fut placé, en qualité de capitaine d'artillerie, à la tête d'un corps franc, pour la défense de Schelstadt, bloquée par des forces étrangères.

Rentré dans la vie civile à la suite des événements de 1815, il commença, à Strasbourg, ses études de droit pour suivre la carrière de son père; mais il se décida bientôt à entrer dans l'administration des contributions indirectes, où il devait s'élever par une ascension assez rapide aux postes les plus honorables.

Au bout de quelques années, il était appelé dans les bureaux de l'administration centrale, au ministère des finances, et il en sortait en 1828, nommé contrôleur de comptabilité à Épinal (Vosges). En 1830, il fut nommé directeur à Pontarlier; puis il devint directeur d'arrondissement à Montbeillard et ensuite à Douai, et enfin il occupa successivement la place de directeur des contributions indirectes, dans les départements de la Lozère, de la Manche, du Haut-Rhin et du Gard.

Écoffet avait été toute sa vie épris des charmes de l'histoire naturelle et il s'était occupé de plusieurs de ses branches. Jeune, il avait collecté les oiseaux, étudié les habitudes et les mœurs de ces êtres emplumés; mais bientôt, ne trouvant plus dans son département des objets nouveaux pour son cabinet, il fit don à la ville d'Épinal de ses richesses ornithologiques et chercha dans les coquilles fluviatiles et terrestres et dans les insectes un aliment nouveau au penchant qui l'entraînait vers l'étude la nature. Il a laissé une collection de lépidoptères dont les ailes, décalquées sur des feuilles de papier, sont assurées par là d'une plus longue durée. Mais ce sont les coléoptères surtout qui, depuis 1832, ont été l'objet de ses soins et sont devenus l'objet de ses recherches plus spéciales. Il trouvait le secret de dérober à ses travaux tous les moments qu'il pouvait leur enlever sans négliger ses fonctions. Ces moments n'ont pas été perdus pour la science. Chasseur infatigable, il a enrichi la plupart des grandes collections de notre pays de ses intéressantes découvertes. Modeste et trop défiant de ses forces, et absorbé d'ailleurs par son service administratif, il n'a pas confié au papier ses nombreuses observations; mais plusieurs de ses correspondants ont enregistré dans les annales de la science les découvertes qu'il a faites.

Si l'entomologie déplore sa perte il laisse des regrets bien plus vifs, et mieux sentis par ceux qui ont eu le plaisir de le connaître. Il comptait de nombreux amis et il méritait de les avoir par une bonté inépuisable, dont sa figure offrait l'expression, et par cette loyauté inflexible qui révélait la droiture de son cœur. L'élévation de son caractère et de ses idées l'avait entouré d'estime dans tous les lieux où il avait séjourné: ses qualités, jointes à ses talents et à son activité, avaient attiré sur lui l'attention des divers ministres qui s'étaient succédé et avaient été les causes des emplois élevés qu'il avait occupés.

Décoré depuis 1852, membre de notre compagnie et de diverses autres

sociétés savantes, heureux dans ses enfants, rien ne semblait manquer à son bonheur, quand l'excès du travail lui fit sentir que sa santé ne pouvait résister à toutes les fatigues. Il avait demandé et il venait d'obtenir sa retraite, quand la mort l'a frappé à Nîmes, le 1^{er} août 1866, et l'a enlevé à ceux auxquels il était cher, au moment où il espérait jouir d'un doux repos.